

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber: Le messenger suisse de France
Band: 11 (1965)
Heft: 8-9

Artikel: 1965 : l'année des alpes : ascension du Cervin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ascension du Cervin

I. — ASCENSION DU CERVIN

Le 13 juillet 1865, nous partîmes de Zermatt à 5 heures 30 minutes du matin ; le temps était superbe et le ciel sans nuages. Nous étions au nombre de huit : Croz, le vieux Pierre Taugwalder et ses deux fils, lord Francis Douglas, Hadow, Hudson et moi. Pour plus de sécurité, chaque touriste eut son guide. Le plus jeune des Taugwalder m'échut en partage ; fier de faire partie de notre expédition, heureux de montrer sa vigueur et son adresse, il se distingua dès le départ.

J'étais chargé de porter les outres qui renfermaient la provision de vin ; chaque fois qu'on y puisa dans le courant de la journée, j'eus soin de les remplir secrètement avec de l'eau ; aussi, à la halte suivante, se trouvèrent-elles plus pleines encore qu'au départ ! Ce phénomène, qui parut presque miraculeux, fut considéré comme un heureux présage.

Notre intention n'était pas de nous élever à une grande hauteur le premier jour ; nous montâmes donc fort à notre aise. A 8 heures 20 minutes, nous recueillîmes les objets déposés dans la chapelle du Schwarzsee, puis nous continuâmes à gravir l'arête qui relie le Hörnli au Cervin. A onze heures et demie, nous arrivions ainsi à la base du pic principal ; là, quittant l'arête, nous dûmes contourner quelques saillies de rochers pour gagner le versant oriental. Parvenus alors sur la montagne même, nous constatâmes, à notre grand étonnement, que des pentes qui paraissaient absolument inaccessibles, vues du Riffel ou même du glacier de Furggen, étaient si faciles à gravir que nous pouvions presque monter en *courant*.

Avant midi, une position excellente avait été trouvée pour la tente, à une hauteur de 3.350 mètres.

Croz partit en reconnaissance avec le jeune Pierre, afin d'épargner notre temps le lendemain matin. Ils traversèrent à leur extrémité supérieure, en taillant des pas, les pentes de neige qui descendent dans la direction du glacier de Furggen et disparurent derrière un angle de rochers, mais nous les vîmes bientôt reparaître à une grande hauteur sur la montagne, grimpant avec rapidité. Quant à nous, nous nous mîmes à établir une plate-forme solide dans un endroit bien abrité, pour y dresser la tente ; puis nous attendîmes impatiemment le retour des deux guides. Les pierres qu'ils faisaient tomber signalaient leur présence à une altitude déjà fort élevée ; nous pouvions donc espérer que l'ascension serait facile. Enfin, vers trois heures, nous les vîmes revenir, en apparence très animés :

« Eh bien, Pierre, qu'en disent-ils ? »

— Rien de bien bon, messieurs. »

Mais les deux guides nous tinrent un tout autre langage : « Tout était pour le mieux ; il n'y avait pas le moindre obstacle, pas la plus petite difficulté ! Nous aurions pu atteindre le sommet et revenir le même jour ! »

Le reste de la soirée se passa fort paisiblement ; les uns se chauffèrent au soleil, les autres se mirent à prendre des croquis ou à recueillir divers échantillons. Quand le soleil disparut, son coucher splendide nous promit une magnifique journée pour le lendemain, et nous rentrâmes dans la tente, où nous nous préparâmes à passer la nuit. Hudson fit du thé ; moi je fis du café ; puis, chacun de nous s'enveloppa dans sa couverture-sac. Lord Francis Douglas et moi nous occupions la tente avec les Taugwalder ; nos compagnons avaient préféré coucher en plein air. Les échos de la montagne retentirent longtemps, après le crépuscule, de nos rires et des chansons des guides. Aucun danger n'étant à craindre, nous nous sentions tous pleins de gaieté et de sécurité.

Le 14, nous étions sur pied avant l'aube et nous partîmes dès qu'il fit assez clair pour pouvoir se diriger. Le jeune Pierre nous accompagna en qualité de guide et son frère retourna à Zermatt. Suivant la direction que les guides avaient prise la veille, nous eûmes bientôt contourné la saillie qui, de la tente, nous dérobaît la vue du versant oriental de la montagne. Alors seulement nous embrassâmes d'un regard cette grande arête qui se dressait devant nous comme un gigantesque escalier naturel haut de près de mille mètres. Elle n'était pas partout d'un accès également commode, mais enfin nous ne rencontrâmes aucune difficulté assez sérieuse pour nous arrêter ; quand un obstacle insurmontable se présentait de front, il nous était toujours possible de le tourner en inclinant, soit à droite, soit à gauche. Pendant la plus grande partie de cette première escalade, il ne nous fut pas nécessaire de recourir à la corde ; Hudson et moi nous marchâmes, à tour de rôle, en tête de la colonne. A 6 heures 20 minutes du matin, nous étions arrivés à une hauteur de 3.900 mètres ; nous fîmes une première halte d'une demi-heure, puis nous continuâmes à monter sans nous arrêter jusqu'à 9 heures 55 minutes ; nous fîmes alors une seconde halte de cinquante minutes, à une hauteur de 4.270 mètres.

Deux fois nous dûmes passer sur l'arête du nord-est, que nous suivîmes pendant une courte distance, mais sans rien gagner au change, car elle était beaucoup moins solide, plus escarpée et toujours plus difficile à gravir que la face orientale. Cependant, craignant les avalanches de pierres, nous eûmes soin de ne pas trop nous en éloigner.

Nous étions alors arrivés à la base de cette partie du Cervin qui, vue du Riffelberg ou de Zermatt, paraît être absolument à pic et même surplomber la vallée ; il nous fut donc impossible de continuer à monter par le versant oriental. Nous dûmes pendant quelque temps gravir, en suivant la neige, l'arête qui descend vers Zermatt ; puis, d'un commun accord, nous revînmes vers la droite, c'est-à-dire au versant septentrional de la montagne. Nous avions alors opéré un changement dans l'ordre de la marche. Croz avait pris la tête de la colonne ; je le suivais ; Hudson venait en troisième ; Hadow et le vieux Pierre formaient l'arrière-garde. « Maintenant, dit Croz en se mettant en marche, ce sera bien différent. » A mesure que les difficultés augmentaient, les plus grandes précautions devenaient nécessaires. En certains endroits, on trouvait à peine un point d'appui ; il était donc prudent de placer en tête ceux dont le pied était le plus solide. L'inclinaison générale de ce versant n'atteignait pas 40 degrés ; la neige, en s'y accumulant, avait rempli les interstices des rochers : les rares fragments qui en perçaient çà et là la surface étaient parfois recouverts d'une mince couche de glace formée par la neige qui s'était fondue et qui avait gelé presque aussitôt. C'était, sur une plus petite échelle, la contrepartie des 215 mètres qui terminent le sommet de la Pointe des Ecrins, avec cette différence essentielle, cependant, que le versant des Ecrins avait une inclinaison de plus de 50 degrés, tandis que celle du Cervin n'atteignait pas 40 degrés.

Ce passage n'offrait aucun danger à un montagnard exercé. M. Hudson, comme dans tout le reste de l'ascension, n'y réclama nulle assistance. Plusieurs fois, Croz me tendit la main pour m'aider à franchir un endroit difficile ; me retournant alors j'offris le même secours à M. Hudson ; mais il ne l'accepta jamais, disant que c'était inutile. M. Hadow, lui, n'était pas habitué à de pareilles ascensions : aussi fallait-il continuellement lui venir en aide. Mais, il est juste de l'ajouter, la peine qu'il eut à nous suivre dans ces mauvais pas venait simplement et absolument de son inexpérience.

Cette seule partie vraiment difficile de l'ascension n'avait pas une grande étendue. Nous la traversâmes d'abord presque horizontalement sur une longueur d'environ 120 mètres ; nous montâmes ensuite directement vers le sommet pendant près de 20 mètres ; puis nous dûmes revenir sur l'arête qui descend vers Zermatt un long et difficile détour qu'il nous fallut faire pour contourner une saillie de rocher nous ramena sur la neige. A partir de ce point, le dernier doute s'évanouit ! Encore 60 mètres d'une neige facile à gravir, et le Cervin était à nous !

Reportons un instant notre pensée vers les Italiens qui avaient quitté le Breuil le 11 juillet. Quatre jours s'étaient écoulés depuis leur départ et nous craignons de les voir arriver les premiers au sommet. Pendant toute l'ascension, nous n'avions cessé de parler d'eux, et, plus d'une fois, victimes de fausses alarmes, nous avions cru voir des hommes sur la cime de la montagne. Notre anxiété croissait donc à mesure que nous montions. Si nous allions être distancés au dernier moment ! La raideur de la pente diminuant, on put quitter la corde ; Croz et moi nous nous lançâmes aussitôt en avant, exécutant côte à côte une

course folle qui se termina *ex aequo*. A 1 heure 40 minutes de l'après-midi, le monde était à nos pieds, l'invincible Cervin était conquis ! Hourra ! pas une seule trace de pas ne se voyait sur la neige !

Et cependant, notre triomphe était-il bien certain ?

Le sommet du Cervin est formé d'une arête grossièrement nivelée, longue d'environ 107 mètres ; les Italiens étaient peut-être parvenus à l'extrémité la plus éloignée ? Je gagnai en toute hâte la pointe méridionale, scrutant la neige d'un œil avide. Encore une fois, hourra ! pas un pied humain ne l'avait foulée. Où pouvaient être nos rivaux ? — J'avançai la tête par-dessus les rochers, partagé entre le doute et la certitude. Je les aperçus aussitôt, à une immense distance au-dessous de nous, sur l'arête ; à peine l'œil pouvait-il les distinguer. Agitant en l'air mes bras et mon chapeau, je me mis à crier :

« Croz ! Croz ! venez, venez vite !

— Où sont-ils, monsieur ?

— Là, vous ne les voyez pas, là tout en bas ?

— Ah ! les *coquins*, ils sont encore bien loin !

— Croz, il faut absolument qu'ils entendent nos cris de victoire ! »

Nous criâmes donc à tue-tête jusqu'à ce que nous fûmes enrroués. Les Italiens semblaient regarder de notre côté, mais nous n'en étions pas bien sûrs. « Croz, je veux, qu'ils nous entendent ! ils nous entendront. » Saisissant alors une grosse pierre, je la poussai de toutes mes forces dans l'abîme et sommai mon compagnon d'en faire autant au nom de l'amitié. Employant nos bâtons en guise de levier, nous soulevâmes d'énormes blocs de rochers, et bientôt un torrent de pierres roula le long de la montagne. Cette fois il n'y avait plus de méprise possible. Les Italiens épouvantés battirent en retraite au plus vite.

Eh bien, je regrettais vivement que le chef de cette expédition n'eût pas été avec nous à ce moment, car nos cris de triomphe durent lui porter un coup terrible. L'ambition de toute sa vie se trouvait déçue par notre victoire. De tous les hardis montagnards qui avaient tenté l'ascension du Cervin, c'était certes celui qui méritait le mieux d'arriver le premier au sommet. Le premier, il avait eu la gloire de croire au succès, et seul il avait persisté dans son opinion. Son rêve était d'atteindre le point culminant par le versant qui regarde l'Italie, en l'honneur de sa vallée natale. Une fois il eut tous les atouts en main, il joua de son mieux, mais une seule faute lui fit perdre la partie. Les temps ont bien changé pour Carrel. Sa suprématie, jadis incontestée, est fortement ébranlée dans le Val Tournanche ; de nouveaux guides ont fait leurs preuves ; on ne le considère plus comme *le chasseur* par excellence. Pour moi, il restera ce qu'il est encore aujourd'hui ; on aura de la peine à trouver son maître.

Mes amis nous ayant rejoints, nous retournâmes à l'extrémité septentrionale de l'arête. Croz saisit alors le bâton de la tente, et le planta dans la neige à l'endroit le plus élevé.

« Bon, dites-nous, voilà bien la hampe, mais où est le drapeau ? »

— Le voici, « répondit-il, en ôtant sa blouse qu'il attachait au bâton ».

C'était là un bien pauvre étendard et pas un souffle de vent ne le faisait flotter ; cependant on le vit de partout à la ronde, — de Zermatt, du Riffel, de Val Tournanche —. Au Breuil, ceux qui guettaient l'arrivée des guides au sommet se mirent à crier : « La victoire est à nous ! », les « bravos » pour Carrel et les « vivat » pour l'Italie éclatèrent de toutes parts ; chacun célébra le glorieux événement. Ils furent bien désabusés le lendemain matin. Tout était changé ; les guides revinrent tristes, humiliés, abattus, sombres et découragés. — « Ce n'est que trop vrai, dirent-ils, nous les avons vus de nos propres yeux, ils ont fait rouler des pierres sur nous ! L'ancienne tradition *est vraie*, la cime du Cervin est défendue par des esprits ! »

Nous retournâmes à l'extrémité méridionale du sommet, pour élever une petite pyramide de pierres, puis nous admirâmes la vue qui se déroulait à nos yeux.

C'était une de ces journées pures et tranquilles qui précèdent d'ordinaire le mauvais temps. L'atmosphère, profondément calme, n'était troublée par aucun nuage, par aucune vapeur. Les montagnes situées à soixante-quinze kilomètres, que dis-je ? à cent kilomètres de nous, se voyaient avec une telle netteté qu'on les eût crues à la portée de la main ; tous leurs détails, leurs vives arêtes, leurs escarpements abrupts, leurs neiges immaculées, leurs glaciers étincelants, s'épalaient sous nos yeux sans un défaut. Celles dont les formes nous étaient familières évoquaient en foule dans notre mémoire les heureux souvenirs de nos courses des années précédentes. — Pas un des grands pics des Alpes ne nous était caché.

Je la revois encore, aussi nettement qu'à cette heure solennelle, cette grande ceinture de cimes géantes dominant les chaînes et les massifs qui leur servaient de base. Je revois d'abord la Dent Blanche au grand sommet blanc ; le Gabelhorn ; le Rothhorn à la pointe aiguë ; l'incomparable Weisshorn ; les Mischabelhørner, semblables à d'énormes tours, flanquées par l'Allalinhorn, le Strahlhorn et le Rimpfischhorn ; puis le Mont-Rose avec ses nombreuses Aiguilles (Spitzen), le Lyskamm et le Breithorn. Par derrière se dressent le groupe superbe de l'Oberland bernois, dominé par le Finsteraarhorn ; les groupes du Simplon et du Saint-Gothard ; la Disgrazia et l'Orteler. Au sud, nos regards plongent bien au-delà de Chivasso dans la plaine du Piémont. Le Viso, éloigné de cent soixante kilomètres, paraît tout près de nous ; à deux cents kilomètres de distance se montrent les Alpes-Maritimes que ne voile aucune brume. En me tournant du côté de l'ouest je reconnais ma première passion, le Pelvoux, les Ecrins et la Meije ; puis après avoir contemplé les massifs des Alpes-Graies, j'admire le roi des Alpes, le magnifique Mont-Blanc, splendidement éclairé par les rayons dorés du soleil. A 3.000 mètres au-dessous de nous s'étendent les champs verdoyants de Zermatt, parsemés de chalets d'où s'échappent lentement des filets d'une fumée bleuâtre. De l'autre côté, à une profondeur de 2.400 mètres, s'étalent les pâturages du Breuil. Je vois encore d'épaisses et tristes forêts, de fraîches et riantes prairies, des cascades furieuses, des lacs tranquilles, des terres fertiles et des solitudes sauvages, des plaines fécondées par le soleil et des plateaux glacés ; les formes les plus abruptes, les contours les plus gracieux, des rochers escar-

pés et à pic, des pentes doucement ondulées ; des montagnes de neige, les unes sombres, solennelles, les autres étincelantes de blancheur, ornées de hautes murailles, de tours, de clochetons, terminées en pyramides, en dômes, en cônes, en aiguilles, semblables aux flèches hardies des cathédrales gothiques ! Toutes les combinaisons de lignes que l'univers peut offrir, tous les contrastes que l'imagination peut rêver !

Nous restâmes une heure entière sur le sommet, « One crowded hour of glorious life » — « Une heure bien remplie de vie glorieuse. »

Cette heure passa trop vite, et nous nous préparâmes à descendre.

II. — DESCENTE DU CERVIN

Nous nous concertâmes de nouveau, Hudson et moi, sur les meilleures mesures que nous avions à prendre. Nous décidâmes d'un commun accord que Croz descendrait le premier, suivi par Hadow ; Hudson, qui pour la sûreté du pied valait presque un guide, désirait être le troisième ; lord Douglas viendrait ensuite, précédant le vieux Pierre, le plus fort des autres membres de l'expédition. Je proposai à Hudson d'attacher une corde aux rochers quand nous arriverions aux passages les plus difficiles afin d'y chercher au besoin un point d'appui supplémentaire. Il approuva cette idée, mais il ne fut pas expressément convenu entre nous de la mettre en exécution. On s'était disposé dans l'ordre que je viens de décrire pendant que je prenais un croquis du sommet ; tout était prêt et l'on m'attendait pour m'attacher à la corde, quand une voix s'écria que nous n'avions pas laissé nos noms dans une bouteille. Je fus prié de les écrire au plus vite et l'on se mit en marche pendant que je m'acquittais de cette tâche.

Peu d'instant après, je m'attachai au jeune Pierre, et, courant après nos compagnons, je les rejoignis juste au moment où ils allaient commencer à descendre le passage le plus difficile. Les plus grandes précautions étaient prises. Un seul de nous marchait à la fois. Quand il avait trouvé un point d'appui solide, celui qui le suivait s'avançait à son tour et ainsi de suite. On n'avait cependant pas attaché aux rochers la corde supplémentaire, et personne n'en parla. Comme je n'avais pas fait cette proposition pour assurer ma propre sécurité, je ne suis pas même certain d'y avoir pensé en ce moment. Nous suivîmes pendant quelques instants, Pierre et moi, nos compagnons sans y être attachés ; nous aurions probablement continué à descendre ainsi si lord Douglas ne m'avait demandé vers trois heures et demie de m'attacher au vieux Pierre, craignant, dit-il, que Taugwalder n'eût pas assez de force pour se retenir tout seul si l'un d'entre nous venait à glisser.

Peu de minutes après, un jeune garçon, doué d'une vue perçante, courut à l'hôtel du Mont-Rose dire à M. Seiler qu'il avait vu une avalanche tomber du sommet du Cervin sur le glacier. On le gronda de venir faire un conte aussi absurde. Hélas ! il avait raison ! Voici ce qu'il avait vu.

Michel Croz avait déposé sa hache à côté de lui, et, pour assurer une sécurité plus complète à M. Hadow, il s'occupait uniquement de diriger sa marche en plaçant l'un après l'autre les pieds du jeune touriste dans la position qu'ils devaient occuper. Autant que j'ai pu en juger, personne

ne descendait à ce moment. Je ne puis l'affirmer, parce que Croz et Hadow m'étaient en partie cachés par un bloc de rocher ; je crois cependant en être sûr. Au mouvement de leurs épaules, je jugeais que Croz, après avoir fait ce que je viens de dire, se retournait pour descendre lui-même d'un ou de deux pas, à ce moment, M. Hadow glissa, tomba sur Croz et le renversa. J'entendis Croz pousser un cri d'alarme et presque au même moment je les vis glisser tous deux avec une rapidité effrayante ; l'instant d'après, Hudson se trouva entraîné à leur suite, ainsi que lord F. Douglas. Tout ceci se passa avec la rapidité de l'éclair. A peine le vieux Pierre et moi eûmes-nous entendu l'exclamation que nous nous cramponnâmes de toutes nos forces au rocher ; la corde, subitement tendue, nous imprima une violente secousse. Nous tînmes bon le plus possible ; mais par malheur elle se rompit entre Taugwalder et lord Francis Douglas, au milieu de la distance qui les séparait. Pendant quelques secondes nous pûmes voir nos infortunés compagnons glisser sur le dos avec une vitesse vertigineuse, les mains étendues pour tâcher de sauver leur vie en se cramponnant à quelque saillie du rocher. Ils disparurent un à un à nos yeux sans avoir reçu la moindre blessure et roulèrent d'abîme en abîme jusque sur le glacier du Cervin, à 1.200 mètres au-dessous de nous. Du moment où la corde s'était brisée, nous ne pouvions plus les secourir.

Ainsi périrent nos malheureux compagnons ! Nous restâmes immobiles pendant plus d'une demi-heure, osant à peine respirer. Paralysés par la terreur, les deux guides pleuraient comme des enfants et tremblaient tellement que nous étions menacés à tout instant de partager le sort de nos amis.

Le vieux Pierre ne cessait de s'écrier : « Chamonix ! Oh ! que va dire Chamonix ! » ce qui signifiait dans sa pensée : « Comment croire que Croz eût jamais pu tomber ? » Le jeune homme ne faisait que sangloter et répéter en poussant des cris aigus : « Nous sommes perdus ! mon Dieu ! nous sommes perdus ! »

Attaché entre eux deux à la corde, je ne pouvais faire un seul mouvement tant qu'ils ne changeraient pas de position. Je priai donc le jeune Pierre de descendre ; il n'osait pas. Impossible pour moi et pour son père d'avancer avant qu'il s'y fût décidé. Le vieux Pierre, comprenant le danger, se mit aussi à crier : « Nous sommes perdus ! perdus ! » La terreur du vieux père était bien naturelle ; il tremblait pour son fils ; celle du jeune homme était de la lâcheté, car il ne pensait qu'à lui. Le vieillard finit par se remettre et s'approcha d'un rocher auquel il parvint à accrocher une corde ; le jeune guide se décida alors à descendre et nous nous trouvâmes réunis tous les trois. Je demandai immédiatement la corde qui s'était rompue, et je m'aperçus avec une profonde surprise, que dis-je, avec horreur, que cette corde maudite était la plus faible des trois. Elle n'aurait jamais dû être employée au service qu'elle avait fait, et n'avait pas été apportée dans ce but. C'était une vieille corde, faible même en comparaison des autres. On devait la garder en réserve, pour le cas où il eût fallu en laisser une attachée aux rochers. Je compris de suite qu'il y avait là une question sérieuse à résoudre et je me fis donner le bout qui restait. Cette corde s'était rompue nettement et ne

paraissait pas avoir subi, avant l'accident, la plus petite altération.

Pendant les deux heures qui suivirent, je crus à chaque minute toucher à mon dernier moment ; non seulement les Taugwalder, entièrement énervés, étaient incapables de me prêter la moindre assistance, mais il avaient tellement perdu la tête qu'à chaque pas je craignais de les voir glisser. Nous finîmes pourtant par faire ce qui eût dû être fait dès le commencement de la descente, c'est-à-dire par fixer des cordes aux rochers les plus solides pour aider notre marche ; ces cordes furent coupées et abandonnées. Nous restâmes en outre attachés l'un à l'autre. Les guides terrifiés n'osaient presque pas avancer, même avec ce secours supplémentaire ; le vieux Pierre se tourna vers moi à plusieurs reprises, me répétant avec emphase, la figure blême et tremblant de tous ses membres : *Je ne puis pas !*

Vers six heures du soir, nous arrivâmes à la neige sur l'arête qui descend vers Zermatt, et nous fûmes dès lors à l'abri de tout danger. Nous fîmes souvent de nouvelles tentatives pour découvrir quelques traces de nos infortunés compagnons ; penchés par-dessus l'arête, nous les appelâmes de toutes nos forces ; aucune voix ne nous répondit. Convaincus à la fin qu'ils étaient hors de la portée de la vue et du son, nous cessâmes d'inutiles efforts. Trop abattus pour parler, nous recueillîmes en silence tout ce qui nous avait appartenu, à nous et à ceux que nous avions perdus, et nous nous préparions à descendre quand soudain un arc immense se dessina dans le ciel, s'élevant à une très grande hauteur au-dessus du Lyskamm. Pâle, incolore, silencieuse, cette mystérieuse apparition présentait des lignes parfaitement nettes et arrêtées, excepté aux extrémités, qui se perdaient dans les nuages ; on eût dit une vision d'un autre monde. Frappés d'une terreur superstitieuse, nous suivions avec stupéfaction le développement graduel des deux grandes croix placées de chaque côté de cet arc étrange. J'aurais douté de mes propres sens si les Taugwalder n'avaient aperçu les premiers ce phénomène atmosphérique ; ils lui attribuèrent une relation surnaturelle avec l'accident. Pour moi, je pensai presque aussitôt que c'était peut-être un mirage où nous jouions notre rôle ; mais nos mouvements n'y apportaient aucun changement. Les formes spectrales restèrent immobiles. C'était un phénomène terrible, merveilleux, unique pour moi qui avais vu tant de choses curieuses. Dans les circonstances où nous nous trouvions, l'impression qu'il produisit sur nous ne saurait se décrire.

J'étais prêt à partir et j'attendais les deux guides. Ils avaient su retrouver l'appétit et la parole. Comme ils causaient entre eux en patois, je ne les comprenais pas. A la fin le fils me dit en français :

« Monsieur.

— Eh bien ?

— Nous sommes de pauvres gens, nous avons perdu notre maître ; personne ne nous payera ; c'est bien dur pour nous.

— Taisez-vous, lui dis-je en l'interrompant, c'est absurde ce que vous dites là ; je vous payerai, moi, tout comme si votre maître était là. »

Ils se consultèrent encore un instant dans leur patois, puis le fils reprit :

« Nous ne vous demandons pas de vous payer. Nous désirons seulement que vous écriviez sur le livre de l'hôtel à Zermatt, ainsi que dans vos journaux, que nous n'avons pas été payés.

— Quelles absurdités me contez-vous ? Je ne vous comprends pas. Qu'est-ce que ça signifie ? »

Il continua :

« C'est que... l'année prochaine, il viendra une quantité de touristes à Zermatt, et nous aurons à coup sûr une belle clientèle. »

Qui aurait pu répondre à une pareille proposition ? Je gardai le silence ; mais ils comprirent à merveille l'indignation qui me suffoquait. Leur cynisme avait fait déborder la coupe d'amertume. Dans mon désespoir, je faisais voler avec une telle rage des éclats de rochers dans l'espace qu'ils me demandèrent tout bas plus d'une fois si je n'allais pas les mettre en pièces, eux aussi. La nuit vint ; pendant une heure nous continuâmes à descendre dans l'obscurité. A neuf heures et demie, nous trouvâmes une espèce d'abri où nous passâmes six mortelles heures sur une misérable dalle à peine assez large pour pouvoir nous étendre tous les trois. Dès l'aube, nous nous remîmes en route ; nous descendîmes en courant de l'arête du Hörnli aux chalets de Buhl, et de là à Zermatt. Seiler, que je rencontraï à sa porte, me suivit en silence dans ma chambre.

« Qu'est-il donc arrivé, monsieur ? me demanda-t-il.

— Je suis revenu avec les Taugwalder. »

Il me comprit et se mit à fondre en larmes, puis, sans perdre un instant en lamentations inutiles, il courut réveiller tout le village. En peu de temps, une vingtaine d'hommes étaient rassemblés pour monter sur les hauteurs du Hohlicht, au-dessus de Kalbermatt et de Z'Mutt, hauteurs qui commandent le glacier du Cervin. Six heures après, ils étaient de retour, nous apprenant qu'ils avaient aperçu les corps de nos malheureux amis, gisant immobiles sur la neige. C'était le samedi. Ils nous proposèrent de partir le dimanche soir, de manière à atteindre le plateau du glacier le lundi à l'aube du jour. Ne voulant négliger aucune chance, même la plus légère, nous résolûmes, le Révérend J.-M. Cormick et moi, de partir dès le dimanche matin. Les guides de Zermatt n'osèrent nous accompagner, parce que leurs prêtres les menacèrent d'excommunication s'ils n'assistaient pas à la première messe. Ce fut pour plusieurs d'entre eux une dure épreuve ; Pierre Perrin déclara même, les larmes aux yeux, que cette défense seule pouvait l'empêcher de se joindre à nous pour aller à la recherche de ses anciens camarades. Mais nos compatriotes vinrent à notre aide. Le Rév. J. Robertson et M. Phillpotts voulurent nous accompagner avec leur guide Franz Andermatten ; un autre Anglais nous prêta Joseph-Marie et Alexandre Lochmatter. Frédéric Payot et Jean Tairraz, de Chamonix, s'offrirent à nous comme volontaires.

Nous partîmes donc le dimanche 16, à deux heures du matin, et nous suivîmes jusqu'au Hörnli la même route que nous avions prise le jeudi précédent. De là nous descendîmes à droite de l'arête, puis nous montâmes à travers les séracs du glacier du Cervin. A 8 heures 30 minutes, nous étions arrivés sur le plateau supérieur du glacier, en

vue de l'endroit fatal où devaient se trouver les restes de nos infortunés compagnons.

Chaque guide prit alors à son tour le télescope et le passa en silence à son voisin, le visage couvert d'une pâleur livide. Tout espoir était perdu. Nous nous approchâmes. Ils gisaient sur la neige, dans le même ordre où ils avaient glissé, Croz un peu en avant, Hadow près de lui, puis Hudson à quelque distance en arrière ; mais on ne découvrit aucune trace de lord F. Douglas. Nous les ensevelîmes dans la neige, à la place même où ils étaient tombés, au pied de la plus haute arête de la grande montagne des Alpes.

Tous ceux qui étaient tombés avaient été attachés avec la corde de Manille, ou avec la seconde corde, qui était également forte ; par conséquent, la corde la plus faible n'avait été employée qu'entre le vieux Pierre et lord F. Douglas. Ce fait singulier était une fort mauvaise note pour Taugwalder ; comment pouvait-on supposer que les victimes eussent autorisé l'emploi d'une corde si inférieure, quant à sa solidité, lorsqu'il y en avait plus de soixante-quinze mètres disponibles et de la meilleure qualité ?

Il était donc fort à désirer, dans l'intérêt du vieux guide, dont la réputation était d'ailleurs très bonne, que ce mystère fût éclairci. Dès que j'eus fait ma déposition devant une commission d'enquête instituée par le gouvernement du Valais, je remis aux membres de cette commission une série de questions rédigées de manière à fournir au vieux Pierre l'occasion de se disculper des graves soupçons qui pesaient sur lui. Ces questions furent posées, m'a-t-on affirmé, et des réponses y furent faites ; mais bien qu'elles m'aient été promises, ces réponses ne m'ont jamais été adressées.

Cependant, l'administration avait envoyé des ordres très précis pour que les cadavres fussent descendus à Zermatt ; le 19 juillet, vingt et un guides de Zermatt partirent pour accomplir cette triste et périlleuse tâche. Ils coururent de grands dangers à la descente, car ils faillirent être engloutis par la chute d'un sérac. Ils ne trouvèrent non plus aucun fragment du corps de lord Douglas, qui était sans doute resté accroché sur quelque rocher. Les restes de Hudson et de Hadow furent enterrés dans la partie septentrionale de l'église de Zermatt, en présence d'une foule émue et sympathique. Le corps de Michel Croz a été inhumé du côté opposé ; sa tombe, plus simple, porte une inscription qui rappelle, dans les termes les plus honorables, sa droiture, son courage et son dévouement.

La tradition qui représentait le Cervin comme absolument inaccessible était donc détruite ; des légendes d'un caractère plus réel venaient la remplacer. D'autres touristes essayeront à leur tour d'escalader ses orgueilleuses arêtes ; mais la terrible montagne ne sera pour aucun d'eux ce qu'elle fut pour ceux qui les premiers en atteignirent le sommet. D'autres pourront fouler sa cime glacée, nul n'éprouvera l'impression que ressentirent ceux qui, pour la première fois, contemplèrent ce panorama merveilleux ; nul, je l'espère, ne sera condamné à voir sa joie se changer en désespoir, ses éclats de rire devenir des cris de douleur.

Le Cervin s'est montré pour nous un adversaire acharné ; longtemps il a résisté ; il nous a porté plus d'un coup

redoutable. Vaincu avec une facilité qui n'eût pu être prévue, comme un impitoyable ennemi terrassé, mais non anéanti, il a tiré une terrible vengeance de sa défaite. Un jour viendra où le Cervin lui-même aura disparu ; seul, un amas de débris informes marquera la place où s'élevait la belle montagne : atome par atome, centimètre par centimètre, mètre par mètre, elle subit peu à peu l'action destructive de forces éternelles auxquelles rien ne saurait résister. Ce jour est bien éloigné encore ; avant qu'il arrive, des siècles passeront, et bien des générations futures viendront contempler les effrayants précipices du Cervin, admirer sa forme qui n'a pas d'égale dans toutes les Alpes. Si exaltées que soient ses idées, si exagérées qu'aient été ses espérances, nul de ceux qui auront le bonheur de le voir ne s'en retournera déçu par la réalité.

Le drame est fini ; le rideau va bientôt tomber. Avant de nous séparer, un dernier mot sur les plus sérieux enseignements des montagnes. Voyez cette sommité ! Elle est bien loin ; involontairement, on ajoute : « Impossible de l'escalader ! impossible ! — Mais non ! », dit le montagnard. « Le chemin est bien long, je le sais ; il est difficile et dangereux peut-être ; mais l'ascension est possible, j'en suis certain ; je chercherai la meilleure route ; je prendrai l'avis de mes frères les montagnards, je saurai comment ils ont gravi des sommets aussi élevés ; ils m'apprendront à éviter les dangers de pareilles courses. » Il part quand tout dort encore dans la plaine ; le sentier est glissant, très pénible même. La prudence et la persévérance finissent par remporter la victoire ; la montagne est escaladée ! et ceux qui le voient d'en bas s'écrient : « C'est incroyable ! c'est une action surhumaine ! »

Pour nous, habitués aux *grimpades* dans les montagnes, nous savons quelle supériorité donnent sur la force brutale la volonté d'atteindre un but bien déterminé et la persévérance. Nous savons que chaque pas accompli, chaque hauteur gravie ne peut l'être qu'au prix d'efforts patients et laborieux, et que le désir ne saurait remplacer l'action ; nous savons apprécier les bienfaits de l'assistance mutuelle ; bien des difficultés surgiront, bien des obstacles devront être tournés ou combattus ; mais pour nous, vouloir c'est pouvoir. Instruits à cette rude école, nous revenons à nos occupations journalières plus forts et mieux armés pour soutenir le combat de la vie, et pour surmonter les obstacles du chemin ; fortifiés et ranimés que nous sommes par le souvenir des tâches accomplies et des victoires remportées sur d'autres champs de bataille.

Je n'ai pas eu la prétention de me faire l'apologiste passionné des courses de montagnes et je ne veux pas m'ériger ici en moraliste ; cependant, je me serais fort mal acquitté de ma tâche si je l'achevais sans rappeler les bienfaits plus sérieux qu'on peut retirer de ces exercices virils. Nous sommes fiers de la régénération physique qu'ils produisent en nous ; nous nous extasions sur les scènes grandioses qui se déroulent à nos yeux, sur les splendeurs des levers et des couchers de soleil, sur les beautés incomparables des collines, des vallons, des lacs, des bois, des cascades : mais, ce que nous évaluons à un prix bien supérieur, c'est notre progrès comme homme, et, grâce à notre lutte incessante avec les difficultés, le développement de ces nobles qualités

de notre nature, le courage, la patience et la force d'âme.

Certaines personnes tiennent ces vertus en fort petite estime et attribuent même des motifs bas et méprisables à ceux qui s'adonnent aux exercices innocents des montagnes. Mais le poète l'a dit :

« Sois chaste comme la glace, pur comme la neige, et malgré cela tu n'échapperas pas à la calomnie. »

D'autres encore, sans se montrer envers nous de violents détracteurs, prétendent ne rien comprendre au plaisir que l'on éprouve à escalader les montagnes. Pourquoi s'étonner ? nous n'avons pas tous la même constitution. Les courses de montagnes sont un exercice essentiellement réservé aux hommes jeunes et robustes ; les vieillards et les infirmes en sont forcément exclus. Pour ces derniers, la peine ne saurait être un plaisir. Que de fois ils s'écrient : « Cet homme fait du plaisir une fatigue ! » Comme l'a dit un écrivain de l'antiquité, une sorte de rapport nécessaire relie, malgré leurs natures opposées, le plaisir et la peine. Celui qui veut parcourir les montagnes doit être averti qu'il s'expose à de grandes fatigues ; mais la fatigue donne la force, non seulement la force musculaire, mais la force morale ; elle éveille toutes les facultés, et de la force naît le plaisir. Souvent on vous demande, d'un ton qui implique une réponse dubitative : « Mais le plaisir vaut-il la peine ? » A la vérité, nous ne pouvons pas estimer notre plaisir comme vous mesurez votre vin ou comme vous pesez votre plomb. Quand bien même je pourrais effacer de ma mémoire tous mes souvenirs, je dirais encore que mes escalades dans les Alpes m'ont bien payé de mes peines, car elles m'ont donné deux des meilleures choses que l'homme puisse posséder ici-bas : de la santé et des amis.

Les souvenirs des plaisirs passés ne sauraient s'effacer. Au moment même où je trace ces lignes, ils se pressent en foule devant moi. Voici d'abord une série infinie de tableaux magnifiques par la forme, par l'effet, par la couleur. Je vois les grands pics avec leurs sommets entourés de nuages, qui semblent monter toujours comme dans l'infini ; j'entends les concerts des troupeaux éloignés, les chants des paysans et les tintements solennels des cloches des églises ; j'aspire les émanations odorantes des pins. Ensuite arrivent en foule des pensées d'un autre ordre. Je songe à ceux qui ont été honnêtes, braves et loyaux, aux cœurs dévoués et aux actions hardies, aux politesses que j'ai reçues d'étrangers, et qui, bien qu'insignifiantes en elles-mêmes, témoignaient de cette bienveillance envers l'humanité qui est l'essence de la charité.

A la fin, de tristes souvenirs planent autour de moi, et, s'accumulant quelquefois comme des brouillards flottants, me cachent les rayons du soleil et me font tristement oublier les jours heureux. J'ai éprouvé des joies trop grandes pour pouvoir les décrire avec des paroles ; j'ai subi des chagrins si profonds que je n'ai pas osé m'y appesantir. En me rappelant toutes ces impressions, je dis à mes lecteurs : Grimpez, si vous le voulez, mais souvenez-vous que le courage et la force ne sont rien sans la prudence, et qu'un moment de négligence peut détruire le bonheur de toute une vie. Ne faites rien précipitamment, surveillez bien chacun de vos pas, et, en commençant une expédition, songez à ce que peut en être la fin !